

convenable qui se composait d'une petite pièce servant d'entrée, d'une grande chambre à coucher et d'un vaste cabinet de toilette.

Le mobilier, en vieux noyer, n'était pas riche, mais propre et dans un bon état de conservation ; un lit sans rideaux, une table de nuit, au milieu de la pièce, une autre table ovale, genre guéridon, recouverte d'un tapis presque neuf, un canapé, deux fauteuils, des chaises, une armoire.

— Madame sera très bien ici, dit la femme.

— Je l'espère, répondit Paule.

La femme ouvrit l'armoire et la comtesse fut surprise de la voir pleine de linge.

— Tout ce linge est à vous, madame.

— Ah ! fit Paule.

Elle regarda et reconnut que l'armoire, en effet, contenait non seulement son linge à elle, mais encore celui de ses enfants laissé aux Bergères.

— C'est moi qui ai rangé tout cela, reprit la femme en souriant d'un air satisfait.

— Je vous remercie. Comment vous appelez-vous ?

— Noémie, pour vous servir.

— Etes-vous réellement ma servante ?

— Mais oui, madame.

— C'est bien, nous verrons cela.

— Madame veut-elle voir comment j'ai arrangé ses autres affaires ?

— Mes autres affaires ? répéta la comtesse.

— Vos robes, vos manteaux et les autres choses.

La femme ouvrit la porte du cabinet.

— Voyez, madame, dit-elle.

Les effets d'habillement de la comtesse, de Georges et d'Edouard étaient suspendus à des patères ; dans les tiroirs de la commode-toilette, que la femme ouvrit, se trouvaient les guipures, les rubans, les dentelles, les parures, et autres objets de fine lingerie.

Au fond du cabinet, Paule vit les malles, vides maintenant, qui avaient été transportées du pavillon des Bergères à la tour.

En pensant à ses enfants, son cœur se serra douloureusement, un sanglot lui monta à la gorge et elle dut faire de violents efforts pour empêcher ses larmes de jaillir. Devant la femme elle ne voulait pas pleurer. Elle étouffa un soupir et d'une voix ferme :

— Noémie, dit-elle, je vois que vous êtes une femme d'ordre et je crois que nous pourrions nous entendre.

— C'est à peine si je connais madame, répondit la femme, mais je peux dire que j'ai déjà de l'affection pour madame et elle peut être sûre que je mettrai tout mon zèle à la servir.

La comtesse regarda fixement son étrange géolière, scrutant sa pensée, et se dit :

— Elle est peut-être sincère.

Toutes deux étaient revenues dans la chambre.

Le bruit sourd du roulement d'une voiture arriva jusqu'à elles.

La femme courut à la fenêtre.

— Ce sont eux qui s'en vont, dit-elle.

C'était vrai ; les ravisseurs de la comtesse s'éloignaient et le mari de Noémie refermait la porte de fer rouillée.

— Madame, reprit la femme, vous avez probablement besoin de prendre quelque chose ; qu'est-ce que je vais pouvoir vous donner à manger ?

— Je puis attendre encore, nous parlerons de cela tout à l'heure.

Une grande surexcitation avait soutenu la comtesse jusqu'à ce moment ; mais se sentant subitement extrêmement fatiguée, elle se laissa tomber sur le canapé et fit signe à Noémie de s'asseoir en face d'elle.

Il y eut un moment de silence.

— Avez-vous le temps de causer avec moi ? demanda Paule.

— Tout le temps que madame voudra.

— On ne saurait mieux répondre. Noémie, je ne sais si je

me trompe, mais je ne crois pas que vous soyez une méchante femme.

— Oh ! madame, mais pourquoi serais-je méchante ?

— Comment se fait-il que vous soyez ici ?

— Depuis quelque temps nous étions sans place, mon mari et moi ; on lui a parlé d'une bonne place pour nous deux, il a accepté et l'on nous a amenés à la tour où nous sommes depuis cinq jours, vous attendant.

— Au service de qui êtes-vous ?

La femme parut étonnée et répondit :

— Mais au vôtre, madame.

— Oui, au mien ; mais vous avez un autre maître.

— Ça, je l'ignore ; mais vos paroles me donnent à réfléchir. Je ne sais pas tout, madame, Romain ne me dit que ce qu'il veut.

— Qui est-ce, Romain ?

— Mon mari, madame.

— Qui vous a amenés ici, à la tour ?

— Un monsieur que je ne connais pas.

— Votre mari le connaît-il ?

— Je le pense. Il y a dans ce qui nous arrive bien des choses que je ne m'explique pas, et quand je questionne Romain à ce sujet, il me ferme brusquement la bouche : "Tais-toi, laisse-moi tranquille, ça ne te regarde pas, c'est mon affaire et pas la tienne."

— Néanmoins votre mari a de l'affection pour vous et il doit être un brave et honnête homme ?

Noémie étouffa un soupir et devint très rouge.

— Je n'ai pas trop à me plaindre de lui, répondit-elle, mais il est bien changé depuis quelques années ; nous avons eu des malheurs, beaucoup de misère, son caractère s'est aigri.

La comtesse vit que la femme était embarrassée ; elle n'insista pas et reprit :

— Connaissez-vous les deux hommes et la femme, la religieuse, qui m'ont amenée ici ?

— Non, madame, c'est mon mari qui les connaît.

— Je vois à vos manières, à la façon dont vous vous exprimez que vous avez servi dans de bonnes maisons pendant des années.

— J'ai quarante ans, madame, et depuis l'âge de quinze ans je suis domestique.

— Vous avez dû faire de belles économies ?

— Oh ! des économies ! fit la femme en souriant amèrement.

La comtesse devina dans ce sourire une plainte contre le mari. Elle reprit :

— Vous avez été femme de chambre ?

— Oui, madame.

— Où cela ?

— A Paris d'abord ; de Paris, je suis venue à Grenoble et ensuite je suis allée à Lyon.

— C'est à Lyon que vous vous êtes mariée ?

— Non, madame, je me suis mariée à Grenoble.

— Vous êtes restée longtemps à Grenoble ?

— Trois ans seulement, et j'ai quitté cette ville où je me plaisais, où j'étais on ne peut plus heureuse, à la suite d'un malheur épouvantable dont le souvenir me fait encore frissonner de terreur et d'horreur. Vous avez probablement entendu parler de cela, madame. J'étais alors la femme de chambre de Mme de Reybole, qui était aussi belle que bonne et je crois bien la jeune femme la plus charmante de Grenoble. Son mari, M. de Reybole écrivait vieux et, pour son malheur, elle devint l'amante du jeune comte Maxime de Verdraine.

Paule, qui était sous le coup d'une violente émotion, s'étonna que Noémie lui parlât de Mme de Reybole et du comte de Verdraine absolument comme si cela ne la touchait en rien. Mais elle ne laissa rien voir de ce qu'elle éprouvait.

— M. de Reybole, poursuivit l'ancienne femme de chambre, finit par avoir connaissance des relations de sa femme avec le jeune comte. Sa vengeance fut terrible...

— Oui, oui, je sais, dit la comtesse d'une voix oppressée, M. de Reybole a tué sa femme et s'est suicidé ensuite.